

accordée aux pays en voie de développement, sur notre crédibilité internationale et l'efficacité avec laquelle nous essayons de promouvoir les droits de la personne et les valeurs démocratiques. En somme, plus nous déprécions les autres, plus nous nous rabaissons.

J'ai fait allusion au démon du changement auquel certains prêtent le nom de technologie. Certes, au chapitre de la politique étrangère, la technologie nous a fait emprunter des voies nouvelles et inexplorées : le flux de données transfrontière, les systèmes d'armes de la « zone grise », la radiodiffusion directe par satellite, l'exploitation minière des fonds marins, les ADACs (avions à décollage et à atterrissage courts), Télidon, les pluies acides, et ainsi de suite.

Mais ce qui revêt une importance vitale pour notre culture, c'est la question de savoir où nous nous situerons en tant que pays, dans la foulée darwinienne de l'innovation technique et de l'obsolescence. Il nous faut savoir, entre autres, si nous pouvons soutenir la cadence, si nous pouvons recenser les secteurs de concentration qui s'imposent et garantir un milieu international propice à leur développement. Il faut déterminer si nous devons être à la fine pointe du progrès technique ou revenir au rôle de pourvoyeur de ressources, ou encore, faire les deux en même temps.

**L'action : deux écoles de pensée**

J'ai jusqu'à maintenant tenté d'esquisser quelques-uns des éléments de continuité et de changement dans ce que j'ai appelé le bouillon de culture qui conditionne la politique étrangère canadienne. Je voudrais maintenant préciser comment ces éléments ont été exprimés à travers nos actions, nos priorités et nos initiatives internationales.

Si d'aucuns prétendent qu'il existe, au départ, deux écoles de pensée, je tenterai pourtant de vous démontrer qu'il ne s'agit vraiment que d'une seule. Ces deux écoles sont souvent nommées d'après les hommes d'État canadiens qui y sont le plus couramment associés. Il s'agit donc de l'internationalisme pearsonien et de la conception trudeauvienne des intérêts nationaux.

À mon avis, ces deux courants ne sont en aucune façon mutuellement exclusifs. Ils sont l'un et l'autre profondément enracinés dans notre culture, et l'importance accordée à l'un ou à l'autre dépend autant des réalités internationales que de notre humeur nationale. En outre, ces deux thèmes figurent, pour le meilleur ou pour le pire, parmi les instruments qu'utilisera notre pays pour façonner son avenir.

**L'internationalisme pearsonien**

Lorsque l'on fait allusion à l'internationalisme pearsonien, on parle généralement de l'après-guerre et de la participation active du Canada et de nombreux Canadiens éminents à la mise sur pied d'institutions diverses. À l'occasion de la conférence de San Francisco de 1945, au cours de laquelle l'Organisation des Nations Unies a été créée, ou à l'occasion de la création de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord en 1949, le Canada était non seulement présent, mais sa présence était bien évidente, tant par ses paroles pondérées que par son influence.